

Les paradis perdus

Le bleu?¹ Le vert?²

Plutôt le bleu-vert. La couleur des confins, de la lisière, celle du partage. Partage des eaux, couleur de lumière. Là où tout est permis, là où personne n'est d'accord. Bleu pour certains, Vert pour d'autres. Bleu turquoise, Bleu horizon, Vert émeraude, Vert véronaise, Bleu lagon, Vert paradis, Vert jade, Bleu azur, Bleu atoll.

Couleur marine. Couleur de l'air. Couleur du temps.

J'ai toujours dans la tête un rectangle bleu-vert, un petit carré de ciel bleu qui encre (ancre) ma mémoire.

Est-ce parce que j'avais déjà cette préférence pour la teinte bleu-vert que j'ai eu une fascination pour les Caraïbes ou bien est-ce le contraire? Je ne sais plus. J'avais une propension naturelle à me laisser porter par cette couleur antérieure à la révélation visuelle que furent les Caraïbes. Sans doute.

Pourtant, j'étais prévenue, je savais tous les clichés, les cartes postales de l'évasion à bon compte, les stéréotypes de l'exotisme et des îles tropicales, les plages paradisiaques. Je savais les mirages et la langueur.

Rien n'y a fait. Je fus submergée dans cette immensité de bleu pâle, de vert irisé jusqu'à la transparence, jusqu'au vertige.

On nous avait laissé seuls quelques jours au milieu des Caraïbes, à Los Roques, sur un îlot de sable que l'on pouvait embrasser d'un regard que rien n'entravait à part quelques buissons épars et trapus.

Devant nous la mer. Derrière nous la mer. Au milieu la mer. Toujours et toujours.

A perte de vue, l'eau. A perte de vue, le ciel. Jusqu'à l'ivresse.

Comment dire, lorsque les mots vous manquent, l'incommensurable, la beauté, la plénitude?

J'ai passé trois jours les yeux accrochés au large, à essayer de démêler la mer du ciel. A démêler le rêve de la réalité. A vouloir tracer l'horizon

Le temps s'était suspendu. Voyage immobile. Parenthèse bleue. Lapsodie. Il n'y avait que le bruissement du vol lourd de mes paupières qui se fermaient malgré moi lorsque mes yeux se brûlaient les ailes de trop regarder afin de graver à jamais ces étendues et d'emporter de quoi teinter tous les ciels gris des jours à venir. Et je savais qu'il y en aurait. De ceux qui décolorent la vie. Délavent la prégnance des souvenirs. Et font naître l'oubli.

Je suis rentrée. Après, plus rien ne fut comme avant. Je portais en moi l'absence de ce paradis à jamais perdu.

Il était inscrit là, dans un coin de mon regard. Indélébile.

Depuis, il est arrivé, à de rares moments bénis des dieux, qu'une lumière irréaliste, une lumière des îles, vienne baigner le littoral et que celui-ci vibre à l'unisson jusqu'à se fondre et se confondre par le truchement de mon appareil photographique avec ce petit coin de bleu-vert qui teinte ma mémoire. Coïncidence magique. Vertige. Moment d'éternité où le passé rejoint le présent. Sensation à nouveau éprouvée du temps suspendu. Félicité du souvenir qui me fait respirer *cet air plus pur que les poètes ont vraiment essayé de faire régner dans le Paradis et qui ne pourrait donner cette sensation profonde de renouvellement que s'il avait été respiré déjà, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus.*³

Frédérique Bouet

¹ choisi pour représenter l'air à la renaissance dans le code d'Alberti

² choisi pour représenter l'eau

³ PROUST Marcel, *Le temps retrouvé*, éd. Flammarion, Paris, 1986, p.260.

